

Un commis-voyageur

Autor(en): **Gaudy-Lefort**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 8

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-192809>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Le Grand-Saint-Bernard.

L'énorme quantité de neige tombée dans les Alpes, dont les passages sont en ce moment impraticables, ou ne peuvent être franchis qu'avec de grandes difficultés, a ramené un moment l'attention sur l'Hospice du Saint-Bernard, et cela d'autant plus que divers journaux avaient annoncé la prochaine disparition de cette ancienne et pieuse institution.

Ces bruits se basaient sur ce que ce refuge qui, de toutes les habitations d'hiver dans les Alpes est la plus élevée, n'avait plus sa raison d'être, le nombre des voyageurs qui franchissent les cimes des Alpes diminuant chaque année depuis que les tunnels du Mont-Cenis et du Saint-Gothard permettent de traverser les montagnes sans danger.

Mais cette nouvelle a été démentie, à la grande joie de tous ceux qui ont le respect du passé et le culte des choses qui élèvent l'imagination au-dessus des vulgarités humaines.

Ses refuges hospitaliers placés au sommet du Grand-Saint-Bernard, du Simplon et du Saint-Gothard sont des vestiges d'un temps qui ne reviendra plus, mais ils portent le cachet des croyances du moyen-âge et nul ne peut se défendre d'une certaine émotion, lorsqu'en sonnant à la porte du couvent, il voit apparaître un religieux qui, sans lui demander son nom ni sa nationalité, l'invite à entrer et lui offre un abri contre le froid, de la nourriture pour apaiser sa faim, par cela seul qu'il est voyageur et qu'il a besoin d'aide.

Ces couvents font partie de la grandeur morale de la Suisse et donnent une auréole de poésie aux imposants massifs couronnés de neiges éternelles.

Ils honorent le pays, au centre de notre continent, où se trouve l'origine des grands fleuves qui dirigent leurs eaux vers les points les plus opposés.

On sait que pendant l'hiver, la montagne est ensevelie sous la neige, et le voyageur a grand-peine à ne pas s'égarer et à suivre le chemin qui lui est indiqué par des perches plantées en terre. Pendant huit mois de l'année, les ouragans de neige, les avalanches, le froid intense règnent sur ces hauteurs. Dans

les jours les plus froids, le thermomètre y descend jusqu'à 30°; dans le plus chaud, il ne dépasse pas 20°.

Ce n'est qu'en été qu'il tombe au Saint-Bernard de gros flocons de neige; en hiver, on n'y voit que des cristaux de glace si menus que le vent les fait pénétrer par les plus petites fentes des portes et des fenêtres. La tempête les amoncelle surtout dans les environs de l'hospice en murailles mobiles de vingt à trente pieds de haut, qui couvrent les sentiers et les ravins et sont toujours prêts à se précipiter en avalanches à la moindre secousse qui les ébranle.

On se représente les dangers que courent les pauvres ouvriers forcés par la nécessité ou l'économie de traverser la montagne à pied, et dont le nombre s'élève en moyenne jusqu'à 16,000 par année. Aussi sont-ils nombreux ceux qui, malgré le dévouement et la générosité des bons chanoines Augustins, périssent misérablement de faim, de froid ou d'accidents.

Deux serviteurs, les *marronniers*, précédés de leurs chiens intelligents, descendent chaque jour jusqu'aux refuges italien et valaisan situés l'un à une heure, l'autre à quarante minutes de l'hospice. Mais quand la neige est fraîchement tombée ou que sévissent les tempêtes, ce trajet prend un temps beaucoup plus long. Les *marronniers* sont alors accompagnés de quelques religieux et il arrive fréquemment qu'ils trouvent sur la route des voyageurs aux membres engourdis par le froid. Ces malheureux, recueillis à l'hospice, y reçoivent les soins de l'infirmier jusqu'à complet rétablissement.

Un peu avant d'arriver au couvent, du côté du Valais, on aperçoit un petit bâtiment d'un aspect triste: c'est la morgue où sont placés les cadavres des malheureux qui n'ont pas été secourus à temps.

C'est dans l'église du couvent que se trouve le monument en marbre élevé par ordre de Napoléon au général Desaix dont l'intervention décida de la victoire de Marengo, où il fut tué. Napoléon voulut que son lieutenant fut honoré sur le sommet de la montagne franchie

par les soldats français pour se rendre en Italie.

Le couvent est situé à plus de 2600 mètres au-dessus du niveau de la mer; et à cette hauteur, la raréfaction de l'air ne permet pas le fonctionnement normal des poumons. Aussi, après dix ou quinze ans de séjour sur ces hauteurs, les religieux encore bien portants (la plupart succombent dans la force de l'âge aux intempéries de ce rude climat) sont envoyés pour desservir quelques paroisses du Valais, prébendes de leur couvent. Les infirmes et les vieillards vont finir leurs jours dans la maison de retraite que l'ordre possède à Martigny.

Un de nos abonnés nous communique l'amusante pièce de vers qu'on va lire, et qui doit être, nous dit-il, de Gaudy-Lefort, poète et fabuliste genevois.

Un commis-voyageur.

A Naples, à l'hôtel où j'étais descendu,
Hôtel brillant et bien tenu,
Où l'on trouvait toujours nombreuse compagnie,
Bons lits, valets actifs et table bien garnie,
Logeait un commis-voyageur :
Grand jeune homme, élancé, de beaucoup d'assurance,
Parlant sur tout d'un ton de professeur,
Nommant sans hésiter du moindre bourg de France
Et le meilleur café et le meilleur logis,
De chaque ville d'Italie
La danseuse la plus jolie,
Et connaissant à fond les acteurs de Paris.
Mais sur l'histoire et la géographie,
Notre docteur était un peu moins fort.
Il savait tout au plus que Londres était au nord
Et Naples au midi. Nommez-vous l'Ausonie,
Le vieil Homère ou quelque dieu
De l'antique mythologie,
Motus ! C'était pour lui du grec ou de l'hébreu.
Un peu las de son importance,
De son caquet, de sa jactance,
A table d'hôte un certain jour,
Un étranger qu'on appelait Florville,
Jeune homme gai et d'une humeur facile,
Lui dit : « Eh bien, Monsieur Latour,
Comment va le négoce, êtes-vous satisfait ?
Depuis votre arrivée en cette ville immense,
Vous notez sur votre carnet
Maintes commissions, je pense. »
— Eh, non, mon frère, le commerce va mal.
C'est une concurrence !... à chaque pas un voyageur !
Vous m'avouerez pourtant qu'on n'est pas d'un physique
A faire peur à la pratique,
Qu'on a certain jargon. Tenez, quand je m'applique
A courtiser la dame du comptoir,
Je suis bien sûr d'en recevoir
Des commandes, et plus que je n'en veux avoir.
Mais, lui dit le malin Florville

En cités de renom, la province est fertile,
 Je vous conseille de les voir.
 Vous avez, par exemple, Herculanium et Pompeïa,
 Les voyageurs vont peu visiter ces lieux-là.
 Partez; je vous répons d'une très ample moisson.
 — Vraiment! et sauriez-vous m'indiquer les maisons,
 Les plus anciennes, les plus sûres,
 Où je puisse sans crainte et sans mésaventures
 Présenter mes échantillons?
 — Sans doute, et sur le champ, dit gravement le traître,
 Je puis vous en faire connaître
 De la plus haute antiquité,
 Notez: à Pompeïa, dame veuve Agrippine,
 — Et l'on peut en sécurité?...
 — Premier crédit; Egerie et Corinne,
 Lesbie et Lalage, Cornélie et ses fils.
 — Cornélie et ses fils. Mais voilà ce me semble
 Bien des noms de femmes ensemble.
 — C'est pour vous agréer que je les ai choisis;
 Vous venez de me faire entendre
 Qu'une tournure, qu'un teint frais,
 Qu'un jargon sémillant et tendre
 Apprès de la marchande assurant vos succès...
 Allez! de celles-là vous ferez la conquête:
 — Elles sont bien?...
 — Ah! Monsieur, leurs talents, leur esprit, leurs attraits
 Ont fait tourner la tête
 A de plus grands hommes que vous!
 — L'intention sans doute est honnête;
 Mais, sans trop consulter mes goûts,
 Outre ces maisons féminines,
 N'en est-il point de masculines
 Dont les moyens vous soient connus?
 — Oh! sans doute et plusieurs!...
 Vous avez la maison Lucullus
 Qui passe pour être puissante;
 Cependant sa dépense est fort extravagante.
 Et malgré tant d'éclats, j'estimerai prudent
 De prendre son papier muni d'un répondant;
 Cincinnatus est plus rangé, plus sage,
 Rien de mieux arrangé que son petit ménage.
 Dans la belle saison, actif et vigilant,
 Lui-même, au champ, mène son attelage.
 Bref, je le crois plus sûr, quoique moins opulent,
 Et puis encore, notez sur votre livre blanc
 Pline-le-Jeune. — On peut traiter sans gêne,
 Il est solide? — Oh! Je crois bien,
 Son oncle commandait la flotte de Micène.
 Il a dû lui laisser du bien.
 — Mille remerciements, mon cher monsieur Florville.
 Pour toute cette peine, et croyez que demain
 De Pompeïa je prendrai le chemin! —
 Notre homme, au point du jour, range dans sa voiture
 Carnets, albums, échantillons,
 Fait préparer chevaux et postillons,
 Se met en route, arrive et... jugez sa figure
 Quand Pompeïa s'offre à ses yeux!
 Quelques rieurs apposés dans ces lieux,
 Instruits de la plaisanterie
 Et se trouvant là, comme par hasard,
 Lui dirent: « Ah! monsieur, vous arrivez trop tard,
 Depuis trois jours, un affreux incendie
 A dévoré cette riche cité.
 Aucun habitant n'est resté!
 — Quoi, la veuve Agrippine?
 — Hélas, monsieur, elle est périe!
 — Pline-le-Jeune, Lucullus?
 — Hélas! monsieur, ils ne sont plus!
 — Tous mes pas en ces lieux seraient donc superflus!
 — Vous n'avez rien de mieux à faire
 Qu'à quitter ces murs désolés;
 Venez, ainsi que nous, retournez en arrière,
 Par cet aspect fâcheux, tous nos sens sont troublés.
 On rentre à Naples, et le soir même,
 A table d'hôte, avec un air confit,
 Monsieur Latour fit le récit
 De sa déconvenue extrême,
 S'apitoyant très fort sur cet affreux malheur.
 Aux dépens de mon voyageur,
 Je vous laisse à penser si l'on rit de bon cœur:
 On berna tant le pauvre sire,
 Il fut par tant de gens houspillé, plaisanté,
 Qu'il s'aperçut enfin de cette vérité:
 Que rien ne prête autant à la satire.

Qu'ignorance et fatuité.
 Il perdit son ton d'assurance,
 Prit des livres, étudia,
 Et pour toujours se corrigea.

Mes chers amis, quand vous verrez en France
 Ou bien ailleurs, de ces voyageurs-là,
 Car il en est encore beaucoup, je pense,
 Conseillez-leur un tour à Pompeïa!

Lo grabudzo ao tsemin dè fai.

1. *Lè compagni.* — 2. *La « fusion ».* —
 3. *Lo grabudzo.*

I

LÈ COMPAGNI.

— Dis-và, Sami, que lài a-te-z'u pè
 Berna stào dzo passà? Lài a-te-z'u onna
 revoluchon coumeint pè Lozena ein 45,
 que y'é oïu lo syndiquo, y'a z'u hiai
 houit dzo, que desai ào conseiller que
 volliàvont allà pè Berna, lo dozè, po lè
 fottrè avau? Volliont-te petétrè fèrè
 onna révejon?

— Que na, Abran, c'est po lè z'affèrès
 d'ao tsemin dè fai, que cein ne va rein
 tant bin du la « fusion », que te sà por-
 tant cein que l'est?

— Eh bin, Sami, pas que tant bin! On
 ne liait què la folhie d'ao z'Avi, l'armana
 et lo rappoo dè la tièce hypotétiaire, et
 lài ont rein marquà dè cliia « fusion ».
 Qu'est-te cein?

— Te sà que l'est que 'na compagni
 dè tsemin dè fai?

— Binsu! L'est cliia d'ao tsemin dè
 fai que sont pè la gâra et que vont su lé
 vouagons, que l'ont ti d'ao carlettès la
 méma tsouza et d'ao tuniqueo assebin, et
 que y'ein a qu'ont d'ao subliets coumeint
 lè zautro iadzo lè sergents d'ao vortigeu.

— Ouai! que na.

— Et qu'est-te don?

— Eh bin c'est coumeint quoui derai
 la société dè la fretéri. On pàysan que
 n'a que 'na vatse ne p'ao pas fèrè la toma
 solet, na pas que se sè met dè la société,
 avoué ti lè z'autro, p'ao vont bâti la fret-
 téri per einseimblio, atsetà d'ao z'èsès,
 eingadzi on fretai, et pouvont portà colà.

Eh bin lè compagni dè tsemin dè fai,
 c'est oquiè d'insè. Se cein rapporté, cein
 cotè d'oin fèrè ion; et s'on n'est pas on
 monsu Barbâ, on a bio avai grossa
 courtena et prâo dzaunets, on ein fabre-
 què pas ion coumeint on mandzo dè cro.
 Cliia qu'ein volliont fèrè, sè diont:
 cein vâo cotà tant, faut don trovâ dè
 l'ardzeint. Adon préparont d'ao bocons dè
 papai iô y'a onna locomotive ein potré
 ào coutset et que lào diont d'ao z'ac-
 tions », et que cotont tant. Ti cliia
 qu'ein volliont ein p'ao vont atsetà atant
 que cein lào fâ pliési, et quand l'ein ont
 prâo veindu et que l'ont l'ardzeint, l'a-
 tsitont lo terrain, lo font apliati, lài met-
 tont lè barrès dè fai, l'atsitont lè loco-
 motivès et lè vouagons, font bâti lè
 gâres, et quand tot est prêt, lè dzeins
 vont preindrè lo train. Adon quand tot
 va bin et que cein rapporté, on p'ayè

l'intéré à ti cliia qu'ont d'ao z'actions »,
 qu'on lào dit d'ao z'aqchenéro, que l'est
 don à leu qu'est lo tsemin dè fai et tot
 lo commerce, et l'est leu que sont la
 compagni, et na pas lè garde-voie et ni
 cliia que vignon pertouzi lè cartès dein
 lè vouagons. Compreind-tou?

— Oh, coumeint te mè dis, comprei-
 gno bin, adon cliia fujon...

— Eh bin, la fujon, vaitse l'affèrè:
 Te tè rappellè, ein 52, lo premi tsemin
 dè fai que n'ein z'u pè châtotrè, qu'al-
 làvè du Yverdon tant qu'à St-Dzerman
 proutso dè Bussigny, et qu'après l'ont
 rapodu tant qu'è d'ao cotè dè Dzenéva,
 d'ao Valâ et dè la Comtâ. Tot cein c'ètai
 dè la méma compagni, qu'on lài desai
 l'osse, po cein que y'avai OS su lè car-
 lettès. Ein après, on a fé lo tsemin dè
 fai d'Ouron, que c'ètai on outra compa-
 gni, que cein a amenâ d'ao bizebille, po
 cein que c'ètai cliia dè Lozena que
 volliavont fèrè cé tsemin dè fai, et que
 lo gouvernémeint ne volliavè pas. L'est
 adon que y'a z'u la régiè pè Lozena et
 que lo bataillon d'ao chasseur d'ao 113 a
 du allà gardâ lo gouvernémeint, que
 cliia dè Lozena volliavont éterti. Ein
 après, l'ont refé la pé; cliia d'ao duès
 compagni sè sont met per einseimblio
 po ein avai rein que iena. L'ont fé mé-
 cliion-méclietta, et l'ont veri lè lettrès
 d'ao carlettès; l'ont met SO, que cein a
 bailli la novalla compagni. Eh bin c'est
 on affèrè d'insè qu'on lài dit la « fusion »,
 c'est quand duè compagni font lo bet
 d'accordâiron. Et l'ein ont onco refé iena
 du adon, avoué onna compagni dè pè lo
 Valâ, qu'on lài desai lo Simplon; adon
 l'ont refottu onco on n'S ài carlettès
 après lè z'autrès lettrès po avai l'ein-
 seigne dè la troisièma compagni, et l'ont
 met SOS.

— Eh bin vâ; mâ pourqu'è cé grabu-
 dzo pè Berna?

— Eh bin, atteinds! tè vé derè.

(*La suite dequand que vint.*)

Le Ramadan

ou le jeûne des Mahométans, à Tunis.

Le Ramadan est tout ensemble le ca-
 rême et le carnaval des musulmans:
 carême toute la journée et carnaval
 chaque nuit; de telle sorte que pendant
 ce mois à double face, une ville arabe
 donne le singulier spectacle d'un peuple
 qui fait « pénitence » du matin au soir
 et qui fait « la noce » du soir au matin.

Au lever du soleil, pour annoncer le
 jeûne, le canon tonne du haut de la Cas-
 bah, dont les vieilles murailles domi-
 nent l'uniforme tapis des terrasses
 blanches étalées à leurs pieds. La ville
 s'éveille; les gardiens, à la porte des
 palais, s'étirent en bâillant; les *Souks*,
 ces longues voûtes sombres et tortueu-
 ses, bordées de niches qui sont des bou-
 tiques où les marchands, gravement